

## Introduction

L'impulsion de ce numéro a été donnée par les travaux de Renate Lorenz<sup>1</sup> qui aborde la relation entre Hannah Cullwick et Arthur Munby dans une perspective *queer*. La liaison de cette employée domestique avec un gentleman est fameuse (Hudson 1972 ; Liz 1984 ; Atkinson 2003). Mais l'originalité de l'approche de Lorenz consiste à articuler de façon très serrée une forme particulière de masculinité au féminin avec *et* le travail *et* la sexualité. À l'époque victorienne, les femmes prolétaires jugées masculines basculaient dans le registre des identités de classe stigmatisées. Dans ce contexte, il n'est pas banal qu'une domestique ait analysé ses tâches pénibles et salissantes comme partie prenante de sa libido. Ni qu'elle érotise son corps musclé forgé par les corvées, ou qu'elle note puis conte à son amant ses orgasmes domestiques, accepte de se faire photographier par lui « *travestie* », en « *esclave* », en lady ou en gentleman, en cireuse de bottes exhibant son bracelet de cuir. Ce que l'histoire d'Hannah met bien en évidence est qu'aucun corps n'est une donnée brute. La corporéité est œuvrée, engendrée (*en-gendered*) et racialisée par les pratiques sexuelles et par les activités laborieuses. La longue liaison de Cullwick avec Munby la classe comme hétérosexuelle. C'est dire que la masculinité comme source d'*empowerment* et de plaisir n'est pas l'apanage des lesbiennes, des *genderqueers* ou des trans. Investie positivement, elle est l'une des formes de transformation possibles des identités de classe, de genre, de sexe, pour des individus assignés femmes.

---

<sup>1</sup> Renate Lorenz a été commissaire de l'exposition *Normal Love, Precarious Sex, Precarious Work* à la Künstlerhaus Bethanien de Berlin en 2007 où elle a exposé les photographies de Munby ainsi qu'une installation où elle faisait jouer les portraits en *drag* de Cullwick par différents performeurs.

La masculinité serait-elle l'avenir de la femme ? Historiquement, le féminisme a produit une critique de la féminité en dénaturant la catégorie et en montrant son inféodation à la masculinité. Toute conduite féminine devenait alors soit suspecte de soumission, soit d'être un instrument du pouvoir de certaines femmes contre d'autres, les exclues de la catégorie : les prolétaires, les femmes racialisées, les travailleuses du sexe. D'un point de vue constructiviste, une féministe féminine semblait une contradiction dans les termes. Il existe pourtant dans les rangs féministes de fortes résistances à la masculinité des individus assignés femmes. Résistance politique : rejet de l'identification à l'opresseur. Stratégique : quand on peut produire suffisamment de mascarade de féminité, pourquoi s'exposer aux représailles et aux violences qu'implique une identité doublement stigmatisée (femme *et* masculine) ? Psychologique : la féminité est incorporée, elle est *dans* le corps du sujet féminin et résiste à ses aspirations masculines. Ni féminine, ni masculine : la neutralité a pu paraître à certaines une issue. Ce fut une aporie identitaire et politique. Aucun corps ou sujet n'est en dehors du système de sexe, classe, race. Au mieux, peut-il occuper, selon la proposition de Teresa de Lauretis, une position *excentrique*, dedans dehors.

Quels sont les divers agencements inventés par des individus assignés femmes pour composer avec leur masculinité ? Si nous étions convaincues que ces agencements n'étaient, en aucun cas, réductibles aux masculinités des individus assignés hommes, nous avons aussi présent à l'esprit de ne pas nous laisser illusionner sur les limites possibles de ces nouvelles masculinités. N'existait-il pas, malgré tout, un risque de capture par les identités masculines dominantes ? Les femmes et les lesbiennes masculines, les trans *ftm* (*female to male*) ou transhommes étaient-elles ou ils vraiment des hommes pas comme les autres ? Les masculinités inventées à partir de leurs expériences avaient-elles le pouvoir de déplacer le système sexe/genre, jusqu'où, comment ? Dans quel monde ? celui de l'Académie ? de la politique ? de la vie ordinaire ?

Indéniablement, ces nouvelles masculinités et de nouvelles transversalités (féministes et trans), (post-*queers* et post-trans) existent. Se dessinent déjà des alliances qui ne demandent qu'à

s'articuler en un mouvement politico-sexuel à la fois transnational et porteur d'un agenda qui irait bien au-delà des droits humains ou sexuels 'à l'occidentale' pour lutter contre les discriminations. Nous pensons que les promesses des fils *monstrueux*<sup>2</sup> du féminisme sont tenables et excitantes. Pour autant, nous avons bien conscience que les masculinités qu'ils corporalisent, 'intègrent', 'réassignent' et 'renomment', à l'instar des stratégies déployées dans la communauté gouine BDSM décrites par Robin Bauer, restent minoritaires par rapport aux masculinités courantes. Et l'on ne peut passer sous silence que certaines masculinités « *trans ultras* », comme les appelle Vincent He-say, déclinent non sans cynisme une masculinité macho. Comment en serait-il autrement vu le poids de la culture masculine dominante que nous raconte Stephen Whittle ? La polémique, sans cesse étouffée par une partie de la 'communauté' *queer* chic parisienne, des actes de violences d'un *transbad boy*<sup>3</sup> sur d'autres *fem* et lesbiennes, de même que sa présence dans le premier film porno *queer* lesbien français<sup>4</sup>, diffusé dans les festivals LGBT et porno *queers* dans l'omerta la plus absolue en disent assez sur les liens possibles entre masculinité dominante et néo-masculinité non biologique.

Cette réalité incite à prendre au sérieux le contre-pied récemment proposé pour d'autres raisons par Jean Bobby Noble qui critique la posture de Judith Halberstam dans le désormais classique *Female Masculinity* (1998) où l'acte méthodologique fondateur consistait à tourner le dos à la masculinité des hommes pour mieux décrire la prolifération de « masculinités sans hommes » forcément subversives. Certes, la stratégie d'Halberstam s'avéra payante en son temps. Elle permit d'explorer une grande variété de masculinités féminines jusqu'alors invisibilisées mais elle pêcha peut-être par excès en établissant des continuums faciles, voire englobants, entre ces masculinités féminines et les masculinités trans émergentes d'alors. La guerre de frontières entre lesbiennes *butchs* et trans

---

<sup>2</sup> Au sens positif du terme.

<sup>3</sup> Diego dans le roman à clé communautaire *Quatrième génération* de Wendy Delorme (2008).

<sup>4</sup> *One Night Stand* d'Émilie Jouvét, 2005.

qui s'en suivit le rappelle suffisamment<sup>5</sup>. Si les lesbiennes n'étaient pas des femmes, pour reprendre la formule consacrée de Monique Wittig, en ce qu'elles étaient *butchs* par exemple, les transhommes ou les *ftm* n'en étaient pas pour autant des *drag kings* dérivés de la *drag queen* butliérienne ou des lesbiennes. Nombre d'entre eux non seulement voyaient clairement le lien entre la masculinité biologique et les masculinités qu'ils construisaient, mais ils désiraient ce lien. Plusieurs auteurs de ce numéro le soulignent : ils veulent être reconnus en tant qu'hommes et se vivent comme tels. Notre choix a donc été de rendre compte de ce tournant important et de donner un aperçu des débats qui en découlent aujourd'hui ; notamment la critique très argumentée qu'opposent les *queers* et les trans de la deuxième vague (voir les analyses de Jin Haritaworn et de Jean Bobby Noble) aux auteur-e-s consacré-e-s de la première vague *queer* que sont la Judith Butler de *Trouble dans le genre* (1990) et de *Bodies that Matter* (1993) (au titre significatif mais globalement perçu comme un ratage<sup>6</sup> dans sa tentative de prendre en compte le corps, la transsexualité et la race) et la Judith Halberstam de *Female Masculinity*. L'article de Marie-Hélène Bourcier aborde ce décentrement critique et les manières dont la théorie (y compris la théorie *queer* de la première vague) et le féminisme (y compris le féminisme lesbien radical séparatiste de Max Valerio) ainsi que l'autobiographie sont des technologies de genre qui produisent des masculinités.

Nous avons des priorités épistémo-politiques : privilégier les 'savoirs situés', visibiliser les savoirs-pouvoirs minoritaires experts. Qui parle ? À la place de qui ? Ces questions peuvent paraître dépassées dans une revue féministe en 2008. Elles sont pourtant d'actualité dans l'Hexagone où le surplomb est une tradition bien ancrée. Des 'experts' *straight* bienveillants y obstruent encore la production des savoirs sur les minorités genrées et racialisées aussi bien à l'université que dans l'espace public. Une époque révolue ailleurs, notamment dans les pays

<sup>5</sup> Sur la guerre *butch/trans*, voir le numéro de *GLQ* (1998) spécial transgenre.

<sup>6</sup> Cf. les critiques adressées à la lecture que fait Butler du film *Paris is Burning* (Jennie Livingston 1990) (au niveau de la race et de la transsexualité) et la rediscursivisation du corps qui s'opère finalement dans un ouvrage dont l'un des principaux objectifs était de le rematérialiser.

où foisonnent les départements d'études où la place institutionnelle et intellectuelle des savoirs assujettis n'est plus un problème mais une richesse. De ce point de vue, la démarche empirique de Bauer ainsi que son positionnement de chercheur sont exemplaires. La précision des résultats et des analyses auxquels il parvient est parlante et cet article fera sans doute date pour les enseignants et les chercheurs soucieux d'éthique et de respect des minorités. L'ampleur du développement actuel des *trans studies*, ou des « *transsomatechnologies* »<sup>7</sup> témoigne également du fait que les trans ont la parole et la plume. Leur corps et leurs savoirs leur appartiennent, même si cette réalité est difficile à vivre en France où la transsexualité demeure psychiatisée malgré le combat des activistes.

Ce numéro des *Cahiers du Genre* n'est donc pas un recueil de textes sur des subcultures bizarres soumises à la sagesse mâtinée d'exotisme de l'observateur ou de l'observatrice éloignés. Renouant avec une positionnalité *queer* de la deuxième vague directement inspirée de l'héritage féministe<sup>8</sup>, notre premier souci a été de réaliser un numéro *down to top* qui évite l'invisibilisation de pans entiers de subcultures et donne la place à des politiques de savoir et des pratiques *empowering* faites par et pour les premiers concernés. La plupart des contributeurs s'identifient comme trans et/ou féministes et revendiquent avec fierté leur appartenance à la communauté trans ou *queer*. Tous participent d'une prolifération des genres et des corps qui contribue à miner « *in the flesh* », pour reprendre une formulation de Max Valerio, la masculinité et plus généralement les limites de notre système sexe/genre binaire.

Le numéro commence avec un 'classique', l'article d'Esther Newton sur Radclyffe Hall et la Nouvelle Femme consacré à l'une des premières expressions de la masculinité revendiquée par des lesbiennes (bourgeoises) au XIX<sup>e</sup> siècle. L'auteur du *Puits de solitude* fut la première d'une longue lignée de

---

<sup>7</sup> La conférence internationale *TransSomatechnics, Theories and Practises of Transgender Embodiment* s'est tenue à l'Université Simon Fraser de Vancouver du 1<sup>er</sup> au 3 mai 2008.

<sup>8</sup> Sur la positionnalité *queer* de la deuxième vague, voir *Queer Zones 3*, Bourcier (à paraître 2009).

lesbiennes déclarées et « *cravatées* », selon l'expression de Newton. La biographie de Diana Souhami, *The trials of Radclyffe Hall* (1999) a eu le mérite de rappeler le classisme et le racisme de Hall. Hall ne fréquentait que des rentières et des artistes fortunées. Nationaliste fervente, elle détestait les actions des suffragettes dont elle trouvait les actions aussi « *sales* » que celles des ouvriers en grève ; elle n'avait guère de sympathie pour les Juifs et admirait Mussolini. Hall a certes ouvertement défendu sa masculinité « *d'invertie* », en résonance avec le discours médico-sexologique de l'époque, comme le souligne l'article de Newton, mais c'est aussi parce qu'elle la considérait comme « *supérieure* ».

Nous ouvrons donc ce numéro avec un exemple de féminité masculine déployée et revendiquée au XIX<sup>e</sup> siècle et analysée au XX<sup>e</sup> siècle par une anthropologue *queer* auto-identifiée comme lesbienne *butch*, mais nous avons opté pour un parti pris thématique plutôt que chronologique. L'essentiel du numéro est consacré à l'actuelle production des masculinités trans ou *genderqueer* dont traitent trois articles, ceux de Josch Hoenes, Robin Bauer et Marie-Hélène Bourcier, et un long entretien croisé avec des universitaires et/ou activistes trans : Carine Bœuf, Morty Diamond, Jin Haritaworn, Vincent He-say, Jean Bobby Noble et Stephen Whittle. Ce choix s'est fait au détriment des cultures *drag kings* qui ont pourtant représenté une figure importante dans la critique du système hétéro-normatif des genres. Ces cultures ont été documentées pour la première fois par Judith Halberstam dans *Female Masculinity* (1998) et le *Drag King Book* coécrit avec Del LaGrace Volcano (1999). Il est paru depuis quantité d'articles intéressants. Faute de place, et d'autant que la culture *drag king* n'a pas vraiment pris en France, à la différence des scènes anglo-saxonne, allemande et des pays nordiques, nous avons pris le parti de ne pas traiter cet aspect des féminités lesbiennes masculines. L'aurions-nous fait que nous aurions tâché de rendre compte des critiques croissantes à l'encontre de l'impensé de la blancheur qui semble caractériser les performances des *drag kings* blancs. Matt Richardson (*drag king* noir et universitaire) a bien montré non seulement que les *drag kings* blancs (comme Stephon et Shirley Q. Liquor) reprennent sans problème les

techniques du *blackface* (se maquillant en noir comme les *minstrels* du XIX<sup>e</sup> siècle ou les acteurs hollywoodiens du XX<sup>e</sup>) mais aussi en quoi cette performance de la race sert à masquer l'anxiété que provoquent toujours les Noirs chez les Blancs tout en renforçant les privilèges de la masculinité blanche. D'où peut-être, selon Richardson, la popularité des shows *drag king queer* aux États-Unis, à resituer dans une tradition plus large de l'appropriation de la culture noire par les Blancs à des fins hégémoniques<sup>9</sup>. Force est de constater que les King du Berry, l'un des rares groupes de *kings* français apparu en 2004, étaient des Blancs qui performaient constamment la masculinité noire des ghettos états-uniens, empruntant la gestuelle, la musique<sup>10</sup> et les vêtements des rappeurs noirs, du *hip hop* et du *bling bling*.

Plus généralement, il nous est apparu que la fonction d'un numéro de revue ne peut être de pallier le défaut de diffusion des textes dû à une politique de traduction française retardataire. Fallait-il donner à lire les contenus toujours indisponibles de l'ouvrage de Judith Halberstam ? Et si oui lesquels ? Nous avons préféré privilégier les contours de la production actuelle parce qu'elle est foisonnante mais aussi parce que c'est peut-être le rôle d'un tel numéro d'éviter de s'embourber dans une tâche généalogique impossible au profit d'un état de l'art des débats actuels sur les masculinités. De ces masculinités que l'on avait pris l'habitude sans plus y réfléchir d'appeler, dans le sillage de Judith Halberstam, des « masculinités sans hommes ». Le saut critique actuel consiste justement à interroger, entre autres, cette récente certitude *queer*. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous avons choisi sciemment comme titre de ce numéro, le titre même de l'ouvrage de Jean Bobby Noble : *Masculinities without Men?* (2004). L'autre changement de cap à la fois drastique et nécessaire dont nous voulions rendre compte est la nouvelle impulsion que donnent les études trans et les

---

<sup>9</sup> Matt Richardson "Going to Make the Man: Queer Gender Performance and Racial Impersonation", communication au colloque *Normes et contre-normes, dés/humanisation des femmes et sexualités*, Paris, 14-15 juin 2007, Université Paris 7 – Denis Diderot. Merci à Jules Falquet pour nous avoir communiqué cette information.

<sup>10</sup> Cf. la chanson *Queer MC*.

transmasculinités au projet théorique et politique de l'intersectionnalité.

Avec le succès de *Trouble dans le genre* et à la faveur du placage analogique qui a été fait entre la performance de la féminité *drag queen* et celle de la masculinité par d'autres auteur·e·s que Judith Butler, il semble aujourd'hui que la performance de masculinité soit quasi appropriable pour toutes et tous, au moins dans l'ordre du fantasme, c'est ce qui en fait la séduction... mais peut-être les limites politiques, comme le souligne fort justement Jin Haritaworn. Une performance que l'on pourrait stratégiquement suspendre ou orienter au gré de ses intérêts ? Les codes de la blancheur qu'arbore le corps de Loren Cameron sont analysés par Josch Hoenes au même niveau que le travail photographique et la déconstruction qu'opère l'artiste du nu masculin classique. Que ces corps et ces subjectivités soient le produit d'un labeur ou d'une technologie hormono-chirurgicale, ou de certaines pratiques sexuelles, comme celles de la communauté gouine BDSM analysées par Robin Bauer, ou du féminisme, comme en témoignent Bobby Noble et Max Valerio, ils sont le produit d'une confrontation avec le réel — du travail, du corps, du désir de l'autre, de la lutte politique — qui résiste à la tentation dilettante autant qu'au réagencement à la marge des hiérarchies de classe, de sexe et de race par les plus nantis ou assimilables des minoritaires. Ils ne « *troublent pas le ou les genre(s)* ». Non, ils mettent en crise le système sexe/classe/race. Ils génèrent un 'malaise sémantique' associé à une conscience politique qui fait qu'aucune catégorie 'essentielle' ou essentialisée ne fonctionne plus. De manière inattendue, ils semblent réussir, là où beaucoup ont échoué — qu'il s'agisse du féminisme antiraciste traditionnel blanc, ou de la théorie *queer* de la première vague — à ne plus être obsédés par le ou les genres. En témoignent les propos post-trans de Vincent He-say et Carine Bœuf, transactivistes d'un futur que l'on n'avait pas imaginé. Et comme dit Morty Diamond : « *Mon corps est en soi une déclaration politique.* » Si les trans *ftm* sont porteurs d'un discours explosif, c'est aussi qu'ils inventent, bricolent des 'corporalités' avec ou sans pénis, avec vagin, avec des poils et des seins, avec ou sans tétons, cicatrices de mammectomie visibles ou non, avec ou sans



hormones, godes... toute une cartographie corporelle hautement singularisée qui s'attaque ironiquement aux organes symboles du système sexe/genre.

Qui, mieux que les trans', pour reprendre la graphie suggérée par Vincent He-say et Carine Bœuf, peut connaître la dureté de la construction/déconstruction des genres et générer cette capacité à être non pas entre ou au-delà des genres, encore moins neutres, mais radicalement féministes, post-trans ou post-*queers* (comme le suggère Jean Bobby Noble) ? Qui peut mieux qu'un trans ou un *genderqueer* de couleur approcher et pratiquer l'intersectionnalité d'une façon qui ne soit ni simplement cumulative ou rhétorique comme en témoignent les propos de Jin Haritaworn ? Cette nouvelle articulation de l'intersectionnalité tire sa force de sa corporéité et d'une critique du paradigme du genre et de la race comme performance. Elle est indissociable d'une situationnalité postcoloniale qui altère salutairement le sujet blanc, féministe et/ou *queer* post 11 septembre, toujours aveuglé par sa blanchité quand il ne s'engage pas fièrement aux côtés des nouveaux croisés de la guerre contre l'islam.

La masculinité n'est donc pas une affaire d'organes *et* la masculinité est aussi 'dans la tête'. Le corps existe dans sa matérialité, mais aussi dans l'ordre du fantasme et de la relation érotique, comme l'expriment les membres de la communauté gouine BDSM interviewées par Bauer ; et dans l'ordre des savoir-faire incorporés, comme le montre Carine Bœuf, toujours apte, après sa transition, à mobiliser stratégiquement sa masculinité à des fins d'efficacité professionnelle ou politique. Cela signifierait-il que le seul malin génie encore « *enfermé dans un corps féminin* » serait... l'envie du pénis des « *femmes actives* » hétérosexuelles ? C'est ce que discute Pascale Molinier dans une perspective de psychanalyse critique. L'idée étant qu'après avoir lu l'ensemble du numéro, les femmes hétérosexuelles auront aussi matière à penser leur propre *empowerment* et leur position dans le jeu d'alliance avec les minoritaires, de façon peut-être moins étroitement dictée par les technologies de genre que sont la psychanalyse, le féminisme, la théorie *queer* et la division sexuelle du travail.

Marie-Hélène Bourcier et Pascale Molinier

## Références

- Atkinson Diane (2003). *Love and Dirt, the Marriage of Arthur Munby and Hannah Cullwick*. London, Macmillian [Pan Books 2004].
- Butler Judith (1990). *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. New York & London, Routledge [trad. française (2005). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris, La Découverte].
- (1993). *Bodies That Matter: On the Discursive Limits of “Sex”*. New York & London, Routledge.
- Halberstam Judith (1998). *Female Masculinity*. Durham, Duke University Press.
- Halberstam Judith, Del LaGrace Volcano (1999). *The Drag King Book*. New York, Serpent’s Tail.
- Hudson Derek (1972). *Munby, Man of two Worlds*. Boston, Gambit.
- Liz Stanley (1984). *The Diaries of Hannah Cullwick*. New Brunswick, Rutgers University Press.
- Lorenz Renate (2007). *Normal Love, Precarious Sex, Precarious Work*. Berlin, B\_Books.
- Noble Jean Bobby (2004). *Masculinities without Men? Female Masculinity in Twentieth-Century Fictions*. Vancouver, University of British Columbia Press.
- Souhami Diana (1999). *The Trials of Radclyffe Hall*. New York, London, Toronto, Sydney & Auckland, Doubleday.

*Nous remercions tout particulièrement Loren Cameron pour nous avoir donné la permission de reproduire gracieusement ses photos extraites de son ouvrage Body Alchemy dans ce numéro ainsi que pour l’immense générosité dont il a fait preuve auprès du public du palais de Tokyo, lors de son passage à Paris en juin 2008.*